

L'œil du psy

LA PAROLE ET LE TRACÉ

Max KOHN, psychanalyste, écrivain

Le livre de François Jullien *Entrer dans une pensée*¹ fait pénétrer le lecteur dans la pensée chinoise pour le faire penser en chinois. Ce qui est valable pour une autre civilisation est aussi valable pour nous. Il faut arriver à considérer notre propre monde comme étant un monde qui ne va pas de soi et dans lequel il faut s'introduire.

La civilisation chinoise part du tracé et non pas de la parole. François Jullien explique qu'entrer c'est passer d'un dehors à un dedans. Pour entrer dans une pensée étrangère (chinoise ou juive, même lorsque l'on croit être juif), il faut se déplacer, quitter pour pouvoir y rentrer. On entre dans une pensée comme on entre dans une confrérie ou un parti. Il faut dès lors accepter, du moins temporairement, la pensée en question. Par exemple, imaginer que pour François Jullien la pensée chinoise est dans l'immanence. C'est comme lorsque l'on entre dans les affaires de quelqu'un : on commence à s'y intéresser, on se met à la place de l'autre, on adopte sa perspective. Il faut du partage et de la connivence. L'entrée dans la pensée chinoise se fait par la langue : il faut donc arriver à penser en chinois même si l'on ne comprend rien à la langue et qu'on ne la connaît pas. Ceci est vrai pour tout rapport à une langue. L'écrit s'esquisse dans l'articulation de la phrase, en amont d'une notion.

La phrase est une modalité propre de la pensée : une première phrase engage la suite de la pensée. Il part d'une première phrase de chinois du plus ancien livre de la Chine le *Yi-jing* (*Yi-king*) ou « Classique du changement ».

On trouve les quatre sinogrammes suivants : commencement, essor, profit, rectitude (*yuan, heng, li, zhen*). La pensée chinoise ne part ni de l'Être ni de Dieu, elle ne part pas de l'opposition de l'être et du devenir, de la vérité et de l'apparence comme la métaphysique : elle pense la capacité initiatrice dans la formation de tout procès (scène du « Ciel » en polarité avec la « Terre »). Ce n'est pas le récit biblique, ce n'est pas le récit d'un livre. Ce n'est ni une dramatisation ni un raisonnement, mais la pensée de l'opérativité engagée dans tout cours. Toute fin est au début à partir de ce qui s'achève, s'enfante de nouveau : il n'y a que des transitions continues. C'est un déclenchement, une « amorce » qui prend son essor. Ce n'est pas une éruption sans précédent, une rupture comme dans la pensée hébraïque, c'est

une amorce face à l'événement. Le commencement embraye, il ne se détache pas, c'est une opérativité. C'est une pensée du processus et non une pensée du temps comme la pensée hébraïque.

Le chinois ne conjugue pas. Si le commencement biblique est une intervention, dans la pensée chinoise c'est la fonctionnalité, la « processivité » qui compte. Le procès s'oppose au progrès et la régulation est en contraste avec l'orientation (la destination). Et l'homme n'est pas l'homme dans la phrase chinoise. Ce qui compte dans celle-ci c'est le rituel, attentif à ce qui est « droitement », correctement fonctionnel.

Voilà pourquoi la civilisation chinoise relève non de la parole mais du tracé, renvoyant aux plus anciennes procédures divinatoires sur les ossements d'animaux sacrificiels ou les écailles. Si dans la pensée hellénique comme celle d'Hésiode il y a une guerre des dieux au commencement, dans la pensée chinoise il y a un grand Procès du monde avec une capacité initiatrice interne qui lui demeure immanente : aucune transcendance. Il n'y a aucune place pour le chaos, résiduel ou principal. Commencement - essor - profit - rectitude et c'est tout.

1 - Jullien, François, *Entrer dans une pensée ou Des possibles de l'esprit*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 2012.